

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les lecteurs nous écrivent

Number 74, Summer 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38169ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1994). Les lecteurs nous écrivent. *Lettres québécoises*, (74), 58–59.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LES LECTEURS NOUS écrivent

Mon cher Adrien,

C'est inhumain d'être critique de métier. On demande à quelqu'un de lire deux cents livres par an et de goûter chacun d'eux. D'être à la fois goinfre et gastronome. Pourtant, c'est le métier que tu fais. Et tu le fais bien (ça, c'est ma critique...).

J'ai lu ce que tu as eu la gentillesse de dire à propos de mes *Occasions de bonheur* et j'en ai été très touché. Merci de tout cœur. Tu as compris ma démarche. Je t'en suis reconnaissant. En effet, je n'ai jamais pratiqué le jogging autour de mon nombril. Je parle plus volontiers des autres. Ma passion a toujours été de découvrir le plus de personnes que possible et de les faire découvrir à d'autres.

Parfois, ces rencontres n'étaient pas planifiées. Comme celle de Piaf, à laquelle tu ne sembles pas avoir prêté foi. Je ne tiens pas absolument à te convertir, mais je serais heureux de t'en donner la preuve. Comme je suis un conservateur impénitent, j'ai gardé le visa d'entrée à Cuba, émis, comme tu pourras le constater, à l'aéroport de La Havane (que je joins à la présente). Si tu veux pousser «l'enquête», il te suffirait de comparer la date du document avec celle de la tournée de la même Piaf à Cuba (la liste est facilement accessible). Tu verrais que je n'invente rien. Si ma mémoire est bonne, je crois même me souvenir que son tour de chant s'est donné au célèbre cabaret *Tropicana* (le plus grand cabaret au monde), à moins que ce ne soit au *Sans-Souci* de La Havane. La photo, quant à elle, a été prise par Roger St-Jean, photographe de *La Presse*, malheureusement décédé. Sa veuve, au courant de son voyage, possède le précieux négatif et serait sûrement ravie de t'en donner la preuve. Pour clore le sujet, disons que cette rencontre m'a tellement marqué que si elle s'était déroulée à Montréal ou à Paris, comme tu le suggères, elle n'aurait certes rien changé à l'impression qu'elle a faite sur moi et j'aurais été tout aussi fier d'en parler. Si tel avait été le cas, aurais-je eu réellement besoin d'inventer un quelconque incident cubain ?

Cela dit, bien sûr, sans aucun reproche à ton égard. J'aurais mauvaise grâce de t'en faire après avoir été gratifié d'une aussi belle critique.

Pour terminer, deux toutes petites remarques. Lorsque tu parles du livre de Gilles Thibault, tu veux sans doute dire «*J'ai passé 42 ans en prison*» et non «*Je reviens*», qui est de Marie-Andrée Leclerc. Quant aux portraits littéraires, c'est bien de Hervé Bazin qu'il s'agit et non de René. Je sais que je ne suis plus très jeune, mais comme René est mort deux ans avant ma naissance, j'ai beau être doué, je ne sais pas comment j'aurais pu faire...

Voilà que je me prends au jeu du critique... Un coup parti, je continue. C'est tentant.

Tu n'aimes pas «visiter quelqu'un». Pourtant, à la page 1508, le *Robert méthodique* (Dictionnaire méthodique du français actuel) écrit : *VISITER* : aller voir quelqu'un.

Quant à «réaliser», le même dictionnaire ne semble pas être aussi sévère que toi. Je me permets de t'envoyer la photocopie des pages en question pour que tu puisses en juger.

Le dictionnaire en question date de 1983. Bien que la langue française évolue rapidement, j'imagine qu'elle n'aurait pas pu changer à ce point. Mais sait-on jamais.

Troublé par ta troisième remarque, celle qui concerne le verbe «écroulé», en lisant la page 450, j'ai été consolé. Je n'avais pas fait tout faux. En effet, on y lit : *ÉCROULÉ* : Ils étaient écroulés (de rire). Cf. *Plié en deux, tordu (de rire)*.

Si péché il y a, et si tu refuses de me donner l'absolution, admetts qu'ils sont... véniels.

Pour terminer, je me défends bien d'avoir écrit gouverneur général avec un «G» majuscule, car il n'en prend pas.

Cela dit, je tiens à te répéter combien j'ai apprécié ton analyse et je serais bien ingrat de te chercher des puces après avoir été aussi majestueusement servi dans ton magazine. J'ajouterai qu'en plus de m'avoir fait un immense plaisir tu m'as rappelé de très bons souvenirs qui remontent à la belle époque de *Ceux du Chemin-Taché*.

Merci encore une fois, mon cher Adrien, et au grand plaisir de te revoir.

Avec toute mon amitié qui ne s'est pas altérée avec le temps, bien au contraire.

Alain

Cher Alain Stanké,

Merci pour les bons mots que vous avez eus à mon égard. Venons-en tout de suite aux faits. Je n'ai jamais douté que vous étiez allé à Cuba, ni que la Piaf ait donné un concert à La Havane le soir précédent votre départ de Cuba. Je n'ai de doutes que sur la façon dont vous parlez de votre rencontre avec la chanteuse. J'ai dit qu'il n'était pas normal qu'une grande star laisse ses gardes du corps et ses amis pour aller accoster un étranger et lui demander ce qui ne va pas. Ne serait-ce pas plutôt le jeune reporter qui, apercevant la star au milieu de ses gens, serait allé la féliciter et lui dire toute son admiration ? Elle a été émue évidemment. Et a permis à votre ami (il me semblait que vous étiez seul) de prendre une photo. Tout s'éclaire, pour moi en tout cas.

Je m'excuse des deux fautes d'inattention que j'ai commises, mais je crois que les lecteurs ont bien compris qu'il s'agissait de Hervé Bazin et non de René, ce dernier étant disparu depuis longtemps.

Vous avez trouvé dans votre dictionnaire «visiter» et «réaliser» dans le sens où vous les employez. Cela ne me surprend pas. Les dictionnaires sont là pour consigner, noter l'usage des mots et des expressions d'une langue. C'est si vrai que nous avons maintenant un dictionnaire du joul et un autre du québécois. Quoi qu'il en soit, j'ai

LES LECTEURS NOUS écrivent

dit qu'il s'agissait de vétiles puisque beaucoup de gens les emploient dans le même sens que vous. Pour moi, cependant, il s'agit toujours d'anglicismes.

Quant au verbe «s'écrouler», *Le Petit Robert* de la langue française de 1987, page 604, ne dit absolument rien du sens que vous donnez à écroulé. À la fin de l'article, il précise : «Au p.p. Écroulé, ée : affalé, accablé (de fatigue, par le malheur) Il était complètement écroulé.» Votre dictionnaire semble en savoir plus long que le mien. Il reste que les deux sens de ce mot sont diamétralement opposés et peuvent donner lieu à des quiproquos. Enfin, je vous donne raison et je vous dis bravo.

Quant à Gouverneur général, ce n'est pas pour vous corriger que j'ai mis une majuscule à gouverneur, c'est par instinct. J'ai vérifié dans trois dictionnaires et dans chacun vers la fin de l'article consacré à ce mot, on lit : «Au Canada, Gouverneur général». Or donc...

On trouve toujours plusieurs fautes dans un livre quand on s'y met. Il y en a peu ou pas dans le vôtre selon vous ou moi. Vous avez un correcteur ou une correctrice d'épreuves qui a fait un excellent travail.

Encore une fois merci et longue vie à votre livre. Il le mérite.

Adrien Thério

Madame,

J'ai pris connaissance de votre recension de trois romans parue dernièrement dans *Lettres québécoises* et intitulée : «Des personnages aux prises avec eux-mêmes».

Je suis l'auteur de l'un de ces romans, *La couleur du rêve*, lequel se lit comme un Tintin. Je regrette d'avoir omis de l'illustrer et de vous avoir ainsi privée de retomber en enfance.

Combien il doit être agréable et vivifiant d'être un critique plein de mépris pour les œuvres des écrivains. Il est vrai que tout le monde n'a pas le privilège de se mettre sous la dent les fruits de la matière grise des autres.

Vous auriez pu donner plus de poids à votre raillerie si vous aviez signalé que je suis un de ces «petits cousins emmerdeurs» dont vous n'aimez pas la présence dans le roman de Louis Caron.

Comment faites-vous pour respirer l'oxygène commun à tous les hommes avec tant de préjugés ? Je vous soupçonne, à tort j'espère, d'être xénophobe en plus d'être un mauvais critique. Car je crois que le premier devoir d'un critique est de faire aimer les livres, quels qu'ils soient, et non de gonfler sa vanité en se moquant des écrivains, laissez donc le public faire son choix.

J'ignore si M. Louis Caron et M^{me} Carole Corbeil vous feront également part de leur réaction. En ce qui me concerne, je regrette que vous n'ayez pas pris le temps de réfléchir après la lecture de mon

roman et, surtout, je suis peiné de constater jusqu'à quel point des gens comme vous peuvent causer du tort aux écrivains et, par ricochet, à la littérature.

S'il reste un peu de place dans votre cerveau lourd de mépris pour trois pauvres écrivains qui ne se remettent sans doute jamais du malheur de vous déplaire, peut-être y trouverez-vous le courage de publier cette lettre dans votre revue.

Je regrette, Madame, de devoir vous adresser cette lettre, mais votre travail me semble manquer de sérieux. «Ne serait-il pas le temps de se secouer les puces ?», comme vous l'écrivez avec tant d'originalité dans votre article.

En attendant, je vous prie, Madame, d'agréer les salutations distinguées d'un auteur opposé au règne des critiques.

Francis Bossus

Monsieur,

Je vous remercie de me donner l'occasion de revenir sur cet article dont j'avais moi-même regretté, outre le manque d'originalité qu'il vous plaît de relever (mais n'est-ce pas un défaut commun à bien des écrivains ?), certaines maladresses.

Permettez-moi donc d'offrir d'abord mes profondes excuses aux lecteurs de Louis Caron : j'ai souvenir que ma grand-mère adorait ses romans et, ne serait-ce que par respect pour la fameuse vieille qu'elle était, il eût été certainement plus sensible de ma part de suggérer que d'aucuns, sinon moi-même, allaient beaucoup aimer *Le bouleau et l'épinette*.

D'une façon plus générale, je dois avouer que les trois livres, au lieu de bénéficier, comme je l'espérais, de mon désir de trouver entre eux un fil conducteur, en ont souffert. J'ai tant voulu une force commune à tous, que je suis peut-être tout bêtement passée à côté de l'essentiel de chacun.

La seule chose dont je peux me targuer, pour ce qu'elle vaut, c'est d'avoir dit, le plus sincèrement possible, ce que je pensais.

J'ai dit que votre livre se lisait avec le même bonheur que l'on a en traversant un album de Tintin.

Devant votre hargne, il ne me reste plus, je crois, qu'à offrir mes excuses à Tintin.

Julie Sergent